

*Correspondance*

*Les crevettes bleues*

*CE 2 - CM1 - CM2*

*LA TRINITE SUR MER*

**REPUBLIQUE FRANCAISE**

# **Aux Femmes Françaises**

La guerre a été déchainée par l'Allemagne malgré les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre pour maintenir la paix.

A l'appel de la Patrie, vos pères, vos fils et vos maris se sont levés et demain ils auront relevé le défi.

Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus : la moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche.

Au nom du Gouvernement de la République, au nom de la Nation tout entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance, à celle des enfants que leur âge seul et non leur courage dérobera au combat.

Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celle de l'année prochaine : vous ne pouvez pas rendre à la Patrie un plus grand service.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour elle que je m'adresse à votre cœur.

Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent à la frontière, avec l'indépendance du pays, la civilisation et le droit.

Debout donc, Femmes Françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille. Préparez-vous à leur montrer demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés. Il n'y a pas dans ces heures graves de labeur infime : tout est grand qui sert le Pays.

Debout à l'action, au labeur ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

**Vive la République ! Vive la France !**

Pour le Gouvernement de la République :

Le Président du Conseil des Ministres,

**RENÉ VIVIANI.**

Paris, le 6 Aôut 1914.

En classe, la maîtresse nous a lu ce document.  
L'Etat a demandé que les femmes prennent le  
relais dans les exploitations, suite au départ des  
hommes pour la guerre. Elle nous a ensuite  
demandé d'écrire une rédaction sur la vie  
dans nos fermes.

Drean  
Envan

Mardi 17 novembre

Rédaction

Rédiger un texte racontant la vie dans une ferme.

J'habite dans la ferme familiale.

Depuis le 22 août 1914, Papa est mobilisé et a donc quitté la ferme où nous vivions, Maman, Grand-mère, mes deux petites sœurs et moi.

Maman, avec l'aide de Grand-mère, a dû prendre le relais pour s'occuper de la ferme. Grand-mère s'occupe surtout de la basse-cour, de nourrir les poules et les canards, de ramasser les œufs.

Elle aide Maman à cuire la patée avec des patates et des épluchures de légumes pour nourrir le cochon et ramasse l'herbe pour nourrir les lapins.

Avec l'aide de Maman, elle broit les 4 œufs deux fois par jour et s'occupe des recoups. Toujours, c'est Grand-mère qui bat le beurre. Elle doit le faire tous les 3 jours pendant plus d'une heure.

Dès le départ de papa, Maman a dû achever les moissons et s'occuper des travaux d'automne. L'autre jour, elle a reçu une lettre de Papa. Il lui donnait des conseils pour expliquer tout ce qu'il

désirait faire dans la ferme. Après les moissons, il a fallu battre le blé avec un fléau et mettre la paille en balais.

Notre cheval a été réquisitionné pour le travail. Nous avons dû nous faire prêter un cheval pour labourer. Puis Maman a semé le blé et le blé noir. Elle a dû également récolter les pommes de terre et en planter de nouvelles. Elle a monté les récoltes dans le grenier. Lorsque elle a fauché les prés pour les foin et qu'elle a ramassé les foin, elle était vraiment très fatiguée. Le soir, après l'école et pendant les vacances, j'essaie d'aider Maman à la ferme. Mais malgré mon aide et celle de Grand-mère, Maman est éprouvée... Car, en plus de tout le travail à faire dans les champs et les soins à apporter aux animaux, Maman doit également cultiver le petit jardin, vendre du blé et des animaux aux marchands, aller au marché pour vendre du beurre, des lapins, des poulets et des canards.

Enfin, elle doit aussi surveiller mes deux petites sœurs. Loin, 7 ans et Anne, 2 ans, faire le ménage et les lessives et préparer les repas pour toute la famille.

Les femmes ont désormais pris une place bien plus importante dans les fermes.



Vous me connaîtrez, mais si ! J'suis la Guen,  
celle qu'a le débit de boisson dans la rue au  
devers de l'église. Vous avez dû connaître mon  
mari, le François, y travaillait à la pêche, mais y  
bûche plus, car qu'il est mort maintenant.

avec trois copines qui ont de l'âge comme moi,  
on était tristes donc pas faire comme nos

Vous me connaissez, mais si ! J'suis la Gwen,  
celle qu'a le débit de boisson dans la rue au  
derrière de l'église. Vous avez dû connaître mon  
maré, le François. Y travaillait à la pêche, mais y  
buvalait trop et qu'il en est mort maintenant.

avec trois copines qui ont de l'âge comme moi,  
on était tristes de ne pas faire comme nos  
filles et nos bras qui travaillaient comme des  
hommes pour la nation. Hé ben, on avait  
trouvé de faire de l'étoape pour les pansements  
des blessés. Donc avec Diana, Maëla, Anaïck et  
moi, on avait notre petit atelier, devant l'autre  
chez Maëla. Et on s'arrêtait pour des épiphanies  
de vieux bar !

Quand on avait fait un gros paquet, ça  
pesait pas lourd, c'était envoyé à Arvay  
au service médical des militaires. Avec  
ça, y paraît qu'ils préparaient des panssements  
pour les soldats blessés et qui c'était bien  
utile.



# Femmes dans la Résistance

Guerre 1914-1918

Durant la première guerre mondiale, plusieurs femmes se sont illustrées dans la résistance.

Leurs actions consistaient à exfiltrer du nord de la France ou de la Belgique vers la Hollande, qui était un pays neutre, des soldats anglais, français ou américains qui erraient dans les lignes allemandes.

En novembre 1914, Edith Cavell exfiltré des soldats d'origines diverses vers la Hollande aidée par des patrouilles du réseau YDFF.

Femmes dans la Résistance

Guerre 1914-1918

Durant la première guerre mondiale, plusieurs femmes se sont illustrées dans la résistance.

Leurs actions consistaient à exfiltrer du nord de la France ou de la Belgique vers la Hollande, qui était un pays neutre, des soldats anglais, français ou américains qui erraient dans les lignes allemandes.

En novembre 1914, Edith Cavell exfiltré des soldats d'origine diverses vers la Hollande aidée par des patriotes du réseau YORG dont lequel sont impliqués sous la direction de Louise Thuliez, Jeanne de Belleville, Louise de Bettignies, Marthe Boël, Henriette Moriamé, Marie de Goy, Philippe Baury et des cafetiers, fermiers, curés, commerçants de cette région. Enfin, tous ceux qui étaient approchés par ces soldats pour devraient se mourir et cherchaient une cache.

En 1915, le commandement des troupes d'occupation a voulu frapper fort pour mettre fin à ces passages de soldats de tout grades vers la Hollande.

A partir de fin juillet, les réseaux seront démantelés suite à des dénonciations ou une surveillance précise du certains éléments soupçonnés par les autorités allemandes.

Philippe Baucq est arrêté le 31 juillet 1915, Edith Lavelle le 3 août. Après des interrogatoires musclés, ils restent en prison pendant 6 semaines. Lors d'un procès inéquitable où les accusés n'ont pas le droit à l'assistance d'avocats, ils sont condamnés à mort. Malgré les protestations internationales, les interventions des Etats-Unis, de l'Espagne et du Pape, ils seront fusillés le 12 octobre 1915. À ce même procès, le réseau de Louise Thuliez est jugé et condamné à différentes peines. Louise de Bettignies a été condamnée aux travaux forcés en Allemagne, elle y décèdera de maladie en 1918. Louise Thuliez et Jeanne de Belleville sont condamnées à mort mais grâce à l'intervention du roi d'Espagne Alphonse XIII et du pape elles verront leur peine commuée en travaux forcés. Marthe Boël et Marie de Croix ont une peine de travaux forcés. Ces peines étaient faites en Allemagne, dans des conditions de travail, de nourriture et logement extrêmement dures. Ces actions d'aide au passage en Hollande ont

continue après ce procès, d'autres ont pris la suite de ce mouvement.

Après le 11 novembre 1918, à leur libération, toutes ces femmes recevront de nombreuses médailles de la France, de l'Angleterre et des États-Unis en reconnaissance de leurs services rendus.

Mais rien n'était terminé puisque, en 1945, Louise Chuliez et Jeanne de Belleville seront, à nouveau, décorées de la Croix de Guerre pour faits de résistance.



à l'attention de Mr le Goff  
19 rue du Four  
Paris

Nantes, le 4 avril 1915

Cher monsieur Le Goff,

Vous m'avez demandé de vous expliquer ce que nous, les femmes, nous faisons dans les mines d'armement en ces temps de guerre.

Tout d'abord, je vous informe que ma vie est loin d'être facile tous les jours.

Lorsque je me lève le matin, je suis déjà fatiguée. Depuis que je suis arrivée de mon village dans cette grande ville qui est Nantes, je suis logée dans des conditions misérables et je dois pleurer. Mon salaire ne me permet pas de mieux me loger, je gagne deux fois moins qu'un homme. Pendant mon trajet en train pour rejoindre la mine, il n'est pas rare que je m'assoupisse et que cela soit mon amie Clothilde, qui y travaille comme contrôleur, qui me réveille.

Une fois sur place, c'est partie pour 11 heures de dur labeur.

Après avoir dû enlever ma robe et mes talons avant d'enfiler ma blouse de munitionnette, je m'installe à mon poste, je suis vérificatrice. Certaines de mes amies, quant à elles, sont calibreuses, forgeronnes ou pentonnierres.

Je dois rester debout toute la journée pour vérifier les dimensions des obus. Je dois alors les saisir, les porter sur l'appareil qui permet d'effectuer cette vérification puis les porter sur le côté. Chaque obus pèse 7 kg. Chaque jour, environ 2500 obus passent entre mes mains et comme je dois les porter deux fois chacun, cela signifie qu'à la fin de la journée, j'ai soulevé presque 35 000 kg !

Imaginez comme je suis épuisée lorsque je quitte l'usine le soir. J'ai très mal aux bras, au dos et dans tout mon corps.

Mon unique moment de réconfort, dans ma journée, se résume

au repas qui nous est servi à la cantine et qui nous permet d'avoir  
des forces suffisantes pour trouver le courage de continuer. J'attends chaque  
soir avec impatience mes deux seules journées de repos.

J'espère que ma lettre vous sera utile pour faire connaître notre histoire  
au plus grand nombre.

Mathilde Camenen





Monsieur Yann Le Bail  
Sergent au 239<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie  
7<sup>ème</sup> Compagnie  
Givenchy

La Trinité S/Mer,  
le 7 décembre 1915

Mon cher frère,

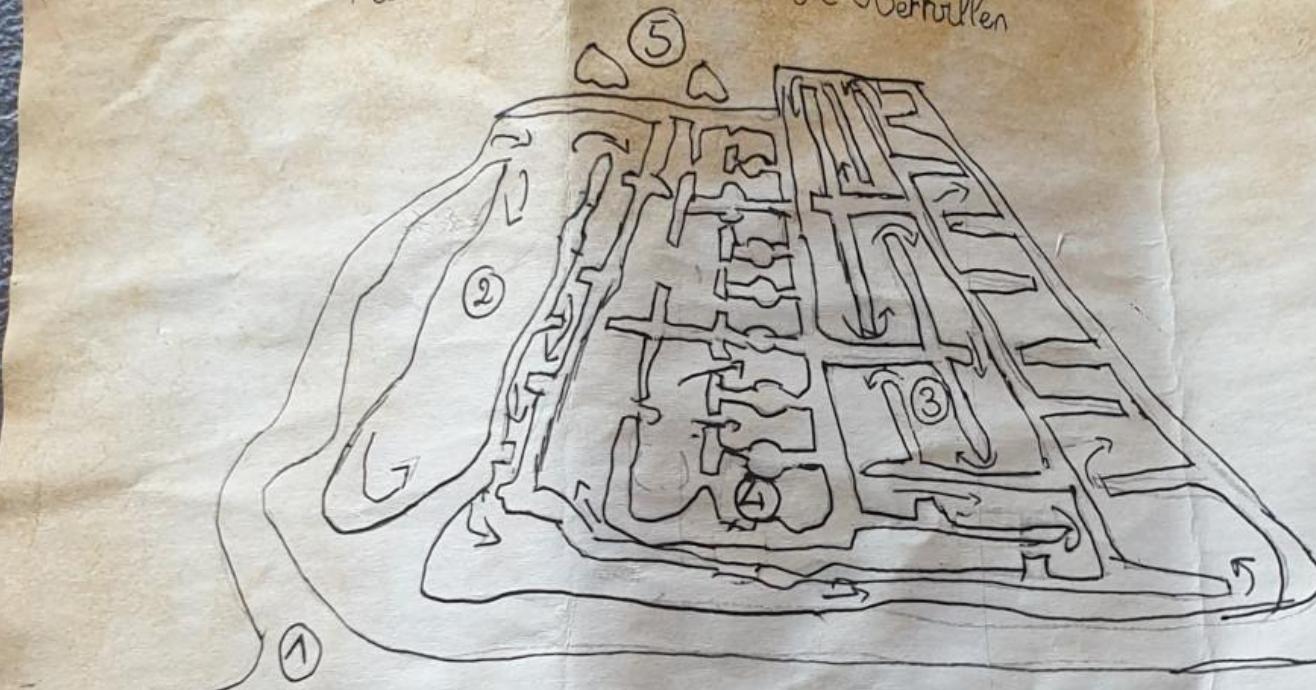
La vie ici est bien difficile depuis que  
tu as été appelé sur le front avec  
Pierick. Avec cette fichue guerre, les  
marais salants de Kerrullen servent  
désormais à fournir du sel pour les  
munitions. On nous a expliqué que le  
sel est utilisé pour les fabriquer.

Mais, à l'Est, les mines de sel sont  
occupées par les Allemands et c'est  
donc notre sel qui est mis dans la  
poudre. En printemps et pendant  
l'été, c'était déjà très dur. J'ai dû

enlever les boues molles et les algues qui  
s'étaient déposées dans le réservoir de  
concentration avec le rouable. Il a aussi  
fallu nettoyer, avec une brouette le  
canal d'arrivée de l'eau de mer  
car il était nécessaire de remplir  
le bassin de concentration fin mars  
et de refagçonner les chemins du  
marais. Et puis, en juin, j'ai dû préparer  
les œilletts en y faisant passer l'eau bien  
chargée en sel du bassin de concentra-  
tion. Et avec le sourwoon, j'ai dû hisser  
le sel sur les chemins. Heureusement  
que nos anciens, Janick et son  
mari, v'naient me prêter main  
forte ! De la mi-juin à la mi-

septembre, on a récolté le sel  
avec le simoussi et la losse puis  
fallait transporter le sel qui est  
sur l'œillet sur un tas qu'on  
appelle le mulon. Et maintenant  
q' c'est l'hiver, et jusqu'en  
mars, j'veais devoir entretenir le  
bassin, curer la surface et enlever  
les branches mortes. Et tout ça,  
les feuilles et la vase, je  
devrai les jeter sur le talut.  
J't'ai dessiné un plan d'nos  
marais pour qu'tu vois un peu  
à quoi ça ressemble. C'est tellement  
plus facile quand mon mari est  
là ! D'habitude, c'est lui qui fait  
ce travail!, j'dois aussi m'occuper

Plan de Notre matou de Kettwicken



① Canal d'arrivée de l'eau de mer

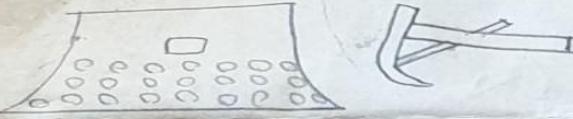
② Bassin de décantation

③ Bassin de concentration

④ Oeillet(s)

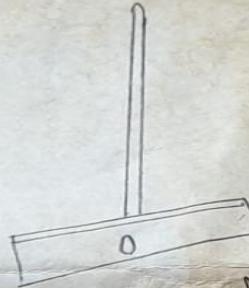
⑤ Moulon

### Le souven



Il sert à hisser le sel sur le chemin.

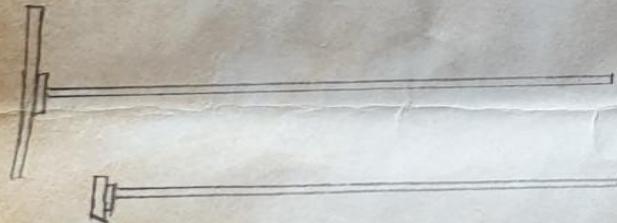
### Le rouelle



Il retire la boue molle et les algues qui se sont accumulées pendant

l'hiver pour retrouver une argile lisse.

### Le simaussi



Il permet de récolter le gras sel.

### La broquette



C'est une sorte de pelle qui permet de rejeter la vase hors des bassins. Elle est utilisée pour refagetter les chemins du marais et remodeler le fond du marais.



Mademoiselle Louise Le Bourgic  
1 rue des dames  
Bantuy

Auray, le 9 mars 1916

Chère Louise,

La vie est bien dure ici, nous manquons de nourriture.  
A l'épicerie, les denrées se font rares. Au-delà de cette  
difficulté, je suis très fatiguée. Comme les autres filles du  
village, je travaille à l'usine. On nous appelle les  
midinettes, nous qui fabriquons les uniformes des soldats.  
Nous travaillons 10 heures par jour, sans aucun jour  
de repos. L'usine est en fonctionnement 24 heures sur  
24. Il y a beaucoup à faire: à cause de la pénurie  
de cuir, on a dû remplacer les bottes, nous devons  
donc confectionner des bandes molletières en  
laine de 3 mètres de long. Nous cousons des  
centaines d'uniformes de couleur bleue.

J'ai entendu dire qu'on l'avait baptisé "bleu horizon". Le nom est plutôt joli, même si cela ne peut pas nous faire oublier les horreurs de la guerre.

Quand je couds, j'imagine que ce sont mes jeunes frères, Charles et Joseph, qui les porteront. Je suis sans nouvelle de leur part. J'ai si peur de ne pas les revoir. Et l'usine, mes amies Yvonne et Jeanne, quant à elles, s'occupent de confectionner les haversacs. Ce sont les besaces dans lesquelles nos soldats rangent leur bâton. Tu imagines que ce sac, une fois rempli avec les habits, une lampe, la gamelle et tout le reste, pèse 25 kilos!

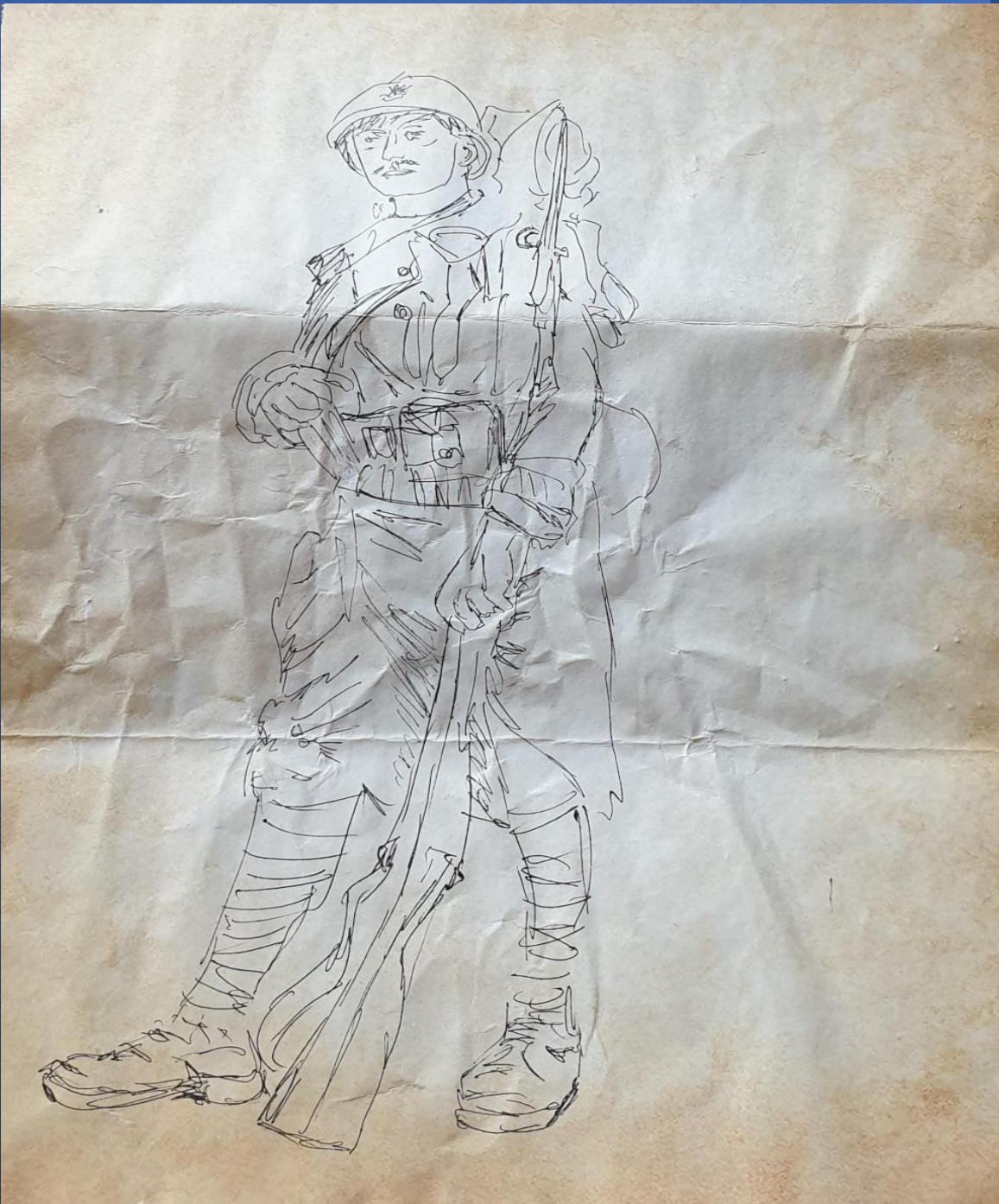
Elles doivent installer à l'intérieur de ces besaces un cadre en bois... Si seulement cela pouvait protéger ceux que nous aimons des

tirs ennemis. On appelle ce cadre l'as de carreau.

Germaine, de son côté, prépare les Adrián. Ce sont des nouveaux casques métalliques qui ont

remplacé les kepis car les blessures à la tête étaient très fréquentes. Ils sont doublés en cuir de mouton et il y a <sup>une</sup> ~~une~~ grenade fumante dessus.  
Et il y a encore tant d'autres choses à confectionner. Le caleçon long en flanelle de coton, les bretelles à boutons, les chemises sans col, les cravates qui permettent à nos soldats de se protéger des frottements et de la sueur, les brodequins en cuir. Ma chère Louise, j'espère te revoir bientôt et que tout cela sera bientôt terminé !

Madeleine





Monsieur Lefranc Daniel  
Reporter  
Ouest Eclair  
38 rue du Pré Botté  
Rennes

Le 5 novembre 1920

De Mademoiselle Le Goff Jeanne, infirmière  
À Monsieur Le Franc Daniel, Reporter à Ouest Éclair de Rennes.

Cher Monsieur,

Vous m'avez demandé comment était la guerre et comment je l'ai vécue en tant qu'infirmière. Permettez-moi de présenter rapidement ma situation avant le début de la guerre en août 1914. De 1908 à 1910, j'ai fait des études d'infirmière à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

De septembre 1910 à août 1914, j'ai travaillé dans le même hôpital.

À la fin de cette période j'ai particulièrement travaillé dans le service chirurgie comme infirmière assistante des chirurgiens.

Engagée dans le service médical en août 1914, j'ai été demandée, suite à mon travail, dans la région d'Amiens. Mon responsable était un capitaine, chirurgien à l'hôpital de Lorient. Notre poste de secours se trouvait juste derrière les tranchées.

Dès que les combats ont augmenté, nous devions les premiers soins à tous les blessés que l'on nous amenait. Les blessés les moins touchés étaient soignés par les aides-soignants. J'aidais le capitaine qui opérait les blessés graves. Nous réalisions des opérations rapides qui permettaient ensuite un transport vers l'hôpital le plus proche. Pendant ces interventions beaucoup mouraient.

C'était horrible... Car au moment des attaques, les blessés arrivaient nombreux. Quelle affreuse boucherie ! Je me rappelle de ces gémissements et de cette odeur acre de sang. En voyant toutes ces souffrances, j'étais souvent prise de peur mais il fallait continuer. Heureusement, les autorités sanitaires ont changé de méthodes de soins et de prise en charge des blessés. Tous étaient conduits dans un hôpital par des dizaines d'ambulances. Les médecins et les infirmières qui travaillaient sur le front ont été chargés de donner les premiers soins au cours du transport. Les blessés légers recevaient les soins en arrivant à l'hôpital. Pour les cas les plus

graves, les médecins et les infirmières commençaient les soins de première urgence au cours du transport. Les blessures étaient terribles. Certains arrivaient défigurés ou avec des blessures telles qu'il fallait les amputer.

C'était un travail dur. Il fallait recourir à réaliser des soins délicats pendant le transport alors que nous étions secoués avec tous les trous d'une route défoncée par le trafic incessant. Beaucoup de ces hommes sont morts pendant le transfert. Grâce aux ambulanciers américains arrivés depuis le début de la guerre, il y avait assez d'ambulances pour tous ces déplacements.

Dès notre arrivée à l'hôpital, nous repartions pour un autre voyage. J'ai réussi à tenir moralement et physiquement pendant presqu'un an. Ensuite j'ai été engagée à l'hôpital dans l'abbaye de Saint-Riquier au Nord d'Abbeville et à 30 kilomètres du lieu des combats, situé à Doullens. Là, le travail était toujours aussi intense mais les conditions étaient acceptables au moins pour les blessés.

pour le personnel soignant.

Pourtant, c'était toujours les mêmes horreurs de cette boucherie incroyable. Jusqu'à la fin de l'année 1918 j'ai vu arriver tous ces grands blessés, torturés par de grandes souffrances que nous avions beaucoup de mal à apaiser.

On nous appelait les anges blancs car tout au long de cette chaîne, de la blessure à la mort ou, pour les plus chanceux, à la guérison, se tenait à côté de ces blessés, l'une d'entre nous, tel un ange.

Lorsque nous le pouvions, nous faisions la caissette avec les blessés pour essayer de les distraire un peu.

Sachez, Monsieur le franc, que les anges blancs étaient 100 000 : 30 000 infirmières et 70 000 bénévoles. Près de 300 sont mortes au combat.

Rappelez-vous que la guerre n'est pas que l'histoire des hommes.

Bien à vous.

Jeanne Le Goff.





M<sup>lle</sup> Germaine Mercier  
26 rue du Pont neuf  
Angers

Nantes le 14 mai 1916

Bonjour Germaine,

avec le départ des hommes pour la guerre, il a bien fallu trouver quelqu'un pour s'occuper du tramway.

Alors je me suis portée volontaire. Tu le sais j'étais déjà receveuse mais cela ne suffisait pas. J'ai dû faire mon apprentissage avec un <sup>11</sup> professeur qui m'a montré comment mener une voiture sur une ligne de tramway, installée sur la plate-forme d'avant, comment tenir le volant et manœuvrer les manettes de direction.

Je suis conductrice, certains appellent même ça Wattewomen.

Mon amie Jeanne, elle, est désormais pomponneuse. Certains voyageurs n'ont pas toujours confiance pourtant nous assurons ce travail avec la même poigne qu'un homme. Nous avons fière allure avec nos blouses noires et nos brassards rouges ! C'est tout de même un travail difficile et pénible. Il nous est interdit de tenir des

Dès que les combats ont augmenté, nous donnions les premiers soins à tous les blessés que l'on nous amenait. Les blessés les moins touchés étaient soignés par les aides-soignants. J'aideais le capitaine qui opérait les blessés graves. Nous réalisions des opérations rapides qui permettaient ensuite un transport vers l'hôpital le plus proche. Pendant ces interventions beaucoup mouraient.

C'était horrible... Car au moment des attaques, les blessés arrivaient nombreux. Quelle affreuse boucherie ! Je me rappelle de ces gémissements et de cette odeur acre de sang. En voyant toutes ces souffrances, j'étais souvent prise de peur mais il fallait continuer. Heureusement, les autorités sanitaires ont changé de méthodes de soins et de prise en charge des blessés. Tous étaient conduits dans un hôpital par des dizaines d'ambulances. Les médecins et les infirmières qui travaillaient sur le front ont été chargés de donner les premiers soins au cours du transport. Les blessés légers recevaient les soins en arrivant à l'hôpital. Pour les cas les plus

conversations sinon pour le service. Et bien souvent nous devons descendre pour les manœuvres : changer les aiguillages ou remettre les perches que des garnements ont débranchées !

Nous devons nous lever très tôt car nous commençons notre journée à 5h et nous finissons très tard, à 23h le soir.

Nous devons également parfois tenir tête aux voyageurs, qui ne veulent pas écouter les consignes, notamment pour emprunter l'escalier de gauche pour descendre.

Le matin, je croise souvent mon amie Luzanne, lorsque elle emprunte le tram pour se rendre à l'usine.

La semaine dernière, j'ai eu la chance de voir son frère, qui était en permission. Je t'envoie une photo de moi avec ma blouse noire.

J'ai découpé cette photo dans le journal, tu as vu ? Je travaille sur la ligne qui va jusqu'à l'église ...

Ma chère Germaine, j'ai hâte de te revoir et que nos frères, mère et pères reviennent enfin chez nous !

Sarzig.



Notre espoir de paix  
pour le XXI<sup>ème</sup> siècle

Dans notre classe, nous entendons très régulièrement les récits de différentes guerres : la première guerre mondiale, puis la seconde, bien entendu. Mais il y a également d'autres guerres qui nous viennent à l'esprit : guerre de cent ans, guerre d'Algérie, guerre du Vietnam, guerres civiles, attentats de Paris... On évoque aux informations des réfugiés, des armes bactériologiques, chimiques et nucléaires, des extrémistes...

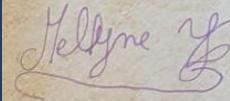
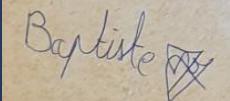
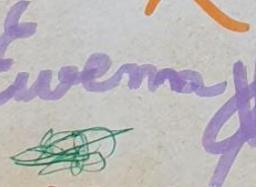
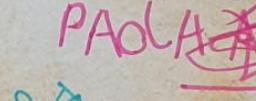
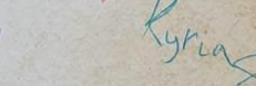
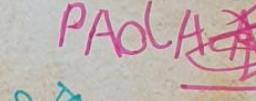
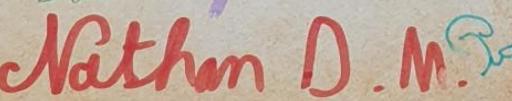
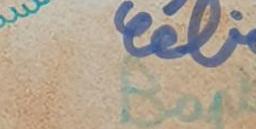
Que cela soit dans (des) notre pays, la France, ou parce que notre nation est impliquée d'une manière ou d'une autre dans un conflit, ou tout simplement parce que nous en entendons parler en cours d'histoire ou lors des actualités à la télévision ou à la radio, la guerre

est partout. Quand il y a la guerre, en France comme dans d'autre pays, des familles doivent fuir leur pays et leur foyer pour se mettre en sécurité. Des enfants de notre âge sont obligés de laisser derrière eux tout ce qu'ils aiment. Quand il y a la guerre, les hommes en âge de le faire sont appelés à combattre. Ce sont des pères, des frères. Certains enfants connaissent l'inquiétude de ne pas savoir si leur papa va rentrer de la guerre. Certains connaissent la tristesse de perdre un être cher. Nous devons faire quelque chose pour stopper cette violence, ces guerres qui ne résolvent rien. Monsieur le Maire nous a dit un jour

que nous étions l'avenir. Pour nous, qui allons plus tard remplacer les adultes, nous avons le choix. Le choix de pouvoir vivre en paix, de stopper tout ce conflit et cette violence qui m'engendent que peines, douleurs et pertes d'êtres chers.

C'est à nous de construire cette paix. Ce serait bien que tous les enfants du monde croient en la paix et la désirent plus que tout pour le futur, pour notre futur.

doa Lou-dnn

Kellyne   
Baptiste   
larine   
Sylvie   
Everard   
Nathan   
Paul   
Kyrina   
PAOLA   
Nathan D. M.   
Célian   
Baptiste 